

Qu'appelle-t-on penser ?

On peut encore poser banalement la question, même si dans le monde immédiat des évidences communes, il est bien acquis qu'elle paraît inactuelle, sinon superflue. Chacun ne sait-il pas que penser est divers ? Juger, raisonner, réfléchir, méditer, cogiter, spéculer, songer, imaginer, croire, présumer, estimer, supposer, concevoir, sont autant de façons de penser. Mais on se doute bien que le sens de la question initiale ne se réduit pas à un enjeu seulement lexical. Il importe surtout de comprendre en quoi consiste la spécificité du penser humain, dans un environnement où l'emploi ordinaire du verbe prête souvent à confusion. Et à une époque dans laquelle de plus en plus de pouvoirs s'intéressent au pouvoir de la pensée humaine, il est urgent de saisir exactement le sens de ce pouvoir, pour le défendre contre toutes les incitations, sournoises ou déclarées, des conformismes ordonnateurs et totalitaires.

Penser, au sens trivial du terme, c'est d'abord raisonner, peser, calculer, évaluer, juger, comparer. Le latin *pensare* est proche de *reor*, calculer. Raison, *ratio*, dérive étymologiquement de *reor* et signifie calcul. La raison, en tant que faculté de l'esprit humain, est en ce sens une aptitude à raisonner, à calculer : « ce qu'on entend par ce mot de raison quand on compte celle-ci au nombre des facultés de l'esprit, écrit Thomas Hobbes, « n'est que le calcul (c'est-à-dire l'addition et la soustraction) des conséquences » ; en effet, « quand on raisonne », on ne fait que calculer, en additionnant des parties ou en soustrayant une partie d'une autre (1). Et d'une manière plus générale penser, c'est opérer des liens logiques de consécution, établir des rapports de rationalité entre les choses raisonnées, les évaluer, les comparer : de manière tantôt théorique, comme opère « l'esprit de géométrie » selon l'expression de Blaise Pascal (2), et tantôt pratique, comme peut faire un esprit de négociant qui raisonne les intérêts d'une entreprise, ou encore le vivant qui évalue les conduites à adopter, les obstacles à éviter, dans la recherche d'une satisfaction vitale. Bref, l'être humain, ce « roseau pensant » pour dire avec Pascal (3), est avant tout un être de raison, c'est-à-dire une intelligence calculatrice, capable à la fois d'évaluer les raisons *in abstracto* et *in concreto* selon les situations. De son côté David Hume parle de raisonnements, dans un cas, « par démonstration » et, dans l'autre, « par probabilité » (4).

Toutefois, ainsi défini seulement, penser est loin de constituer le propre de l'être humain. C'est, en effet, une capacité naturelle dont certains animaux font preuve par instinct, lorsqu'il s'agit de comportements orientés, précisément par la recherche de satisfaction vitale (évaluation *in concreto*). C'est également une capacité artificielle, mais opératoire, que certaines machines conçues et réalisées par l'homme, machines dites par analogie « intelligentes », comme les ordinateurs, sont à même de reproduire par leur puissance informatique, mieux que le cerveau humain (évaluation *in abstracto*). Pascal, bien avant l'ère de l'ordinateur, constate déjà, au sujet de « la machine d'arithmétique », qu'elle parvient à produire « des effets qui approchent de la pensée » (5). Aujourd'hui, on peut dire que ces « effets », passés par la voie de l'informatique, dépassent de loin ceux de la pensée naturelle, du moins dans les aptitudes de calcul et aussi de mémoire. D'ailleurs, Pascal n'oublie pas de remarquer le rôle de la mémoire quand il est question de raisonner : « la mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de la raison » (6). Bien sûr, le philosophe parle de la mémoire vivante du calculateur, celle qui archive et qui permet de faire de l'inventaire, celle qu'on se flatte désormais « d'imiter, de démultiplier, de soulager », mais surtout, hélas, « de remplacer » par le traitement automatique des banques de données, par une mémoire « artificielle », exempte de maladies naturelles ! (7)

Toujours dans cette perspective, en élargissant le fonctionnement rationnel chez l'homme à son être socio-culturel et en décrivant celui-ci selon un modèle mécaniste de développement, on peut même croire, après les théories behavioristes et les expériences faites sur le comportement animal et humain du début du XX^e siècle, que le penser humain est réductible à des schémas d'opérations de calculs appris et répétés par conditionnement social. D'où la tentation de ramener l'apprentissage et la maîtrise du sens des choses et des actes, dans un environnement socio-culturel donné, et déterminant de manière nécessaire, au dressage comme celui de l'animal, ou encore au fonctionnement d'un cerveau-machine, comme celui d'un ordinateur, auquel on fournit un programme logique de connexions possibles entre les choses. Juger serait alors la capacité d'opter pour telle ou telle occurrence logique et de produire ensuite soit le comportement le plus rationnel, soit le résultat computationnel le plus rationnel. Demeure cependant juste la question accessoire que pose Jean-Pierre Dupuy sur ce point : pourquoi cherche-t-on à tout prix à réduire l'esprit humain à un fonctionnement mécanique ? La tentation est grande de « franchir le pas », écrit-il, et de « se faire réellement machine » pour « échapper à la souffrance » que provoque encore, chez « un homme simili-machine », cet « appendice encombrant » qu'est « la conscience ». L'homme qui désespère de sa condition veut changer de nature et devenir peut-être infallible ! (8).



(1) cf.- *Le Léviathan*, I, 5, 1651, tr. F. Tricaud, éd. Sirey, 1971, Paris.

(2) cf.- *Pensées*, n° 1, XVII^e s., éd. Brunschvicg, Hachette, 1897, Paris, reprise chez Garnier-Flammarion, 1976, Paris.

(3) cf.- *Pensées*, n° 347.

(4) cf.- *Traité de la nature humaine*, livre II, partie 3, section 3, 1740, tr. A. Leroy, Aubier-Montaigne, 1983, Paris.

(5) cf.- *Pensées*, n° 340.

(6) cf.- *Pensées*, n° 369.

(7) cf.- Georges Canguilhem, « Le cerveau et la pensée », conférence prononcée à La Sorbonne en 1980, reprise dans *G. Canguilhem, philosophe, historien des sciences*, actes du colloque organisé par C.I.P. les 6-8 décembre 1990, Paris, éd. A. Michel, 1993, Paris.

(8) cf.- *Avions-nous oublié le mal ?* Partie 4 : « La mécanisation de l'esprit », Bayard, 2002, Paris.

L'homme sans conscience : le rêve de l'humanité ? On peut « bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête », dit Pascal, mais on ne peut pas « concevoir l'homme sans pensée : ce serait une pierre ou une brute » (9). Avant tout, la pensée est capacité vivante de concevoir : elle est ce en vertu de quoi il y a du concevoir pour l'homme. C'est le propre de l'être humain de penser, y compris l'absence de penser ! C'est en même temps la limite de l'exercice : c'est toujours la pensée qui s'active, même lorsqu'elle va jusqu'à concevoir ce qui peut fonctionner sans elle et les modalités de ce fonctionnement. Pascal voit clairement qu'il y a donc plus qu'une faculté de calculer dans la pensée humaine et que le « roseau pensant » n'est pas juste une machine à raisonner, que l'on peut seulement ordonner et conditionner. Si la pensée peut raisonner, c'est parce qu'elle est capable de concevoir le raisonnement et ce qu'il signifie. « Toute la dignité de l'homme consiste en la pensée », qui est « une chose admirable et incomparable par sa nature » (10). Il ne faut pas grand-chose « pour l'écraser » ou « pour le tuer », mais « quand bien même l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui ; l'univers n'en sait rien » ! (11) Penser, c'est concevoir soi et l'univers en toute conscience, c'est pouvoir disposer de ce savoir « incomparable », « admirable », parce que conscient de lui-même. Enfin, autre chose à relever : même si « la machine d'arithmétique » fait des effets qui approchent de la pensée », force est de constater qu'« elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté » (12). La volonté est du vivant, humain et animal. Bien que le philosophe étende abusivement la sphère de la volonté jusqu'aux « animaux », pour désigner par-là toutes sortes de conduites orientées par la recherche d'une satisfaction vitale, on doit cependant convenir qu'il a au moins un animal capable de vouloir, en toute conscience, un effet sans précédent dans son expérience, c'est l'homme, « inventeur de machines, comme Pascal lui-même » (13).

Penser n'est donc réductible ni au calculer, ni même au reproduire des sens déjà donnés par conditionnement socio-culturel entre les choses. « Penser, c'est vivre dans le sens », écrit Georges Canguilhem, c'est-à-dire être à même de produire du sens au-delà du reproduire (14). C'est pouvoir établir un nouveau rapport de signification à la chose, autre que les significations déjà disposées. C'est pourquoi il échappe à toute limitation qui tente de le loger dans une configuration organique, du type animal, ou une configuration mécanique, du type ordinateur. Certains animaux peuvent reproduire les relations entre les choses après dressage, tout comme les ordinateurs peuvent reproduire les relations entre les données qu'on leur fournit ; mais l'homme est capable de produire en plus, si l'on veut, la relation à ce qu'il se propose à partir de relations déjà posées. Autrement dit, parce que « le sens est *relation à* » (15), l'être humain est capable d'inventer, de créer du sens, en perturbant les habitudes de penser, l'état stationnaire d'un complexe de significations constitué. Il peut donc faire entorse aux sens usités, jouer avec, les détourner, feindre avec, mentir, en abuser, s'en écarter, justement parce penser, c'est précisément être en mesure de prendre de la distance par rapport à ces sens déjà existants pour introduire dans cet espace, dans cette « *relation à* », du sens nouveau, imprévu. Ainsi, Copernic et Galilée peuvent-ils, en parlant avec leur jardinier, dire avec lui que le soleil se lève, puisqu'ils voient, comme lui, le soleil monter au-dessus de l'horizon, tout en pensant aussi que le soleil ne se lève pas. Quant à ce qu'on nomme indûment « l'intelligence artificielle » prévient Jean Baudrillard, elle est en réalité « sans intelligence, parce que sans artifice ». En effet, « le véritable artifice », précise-t-il, « c'est celui du corps dans la passion, celui du signe dans la séduction, de l'ambivalence dans les gestes, de l'ellipse dans le langage, du masque dans le visage, du trait qui *altère* le sens, et que pour cette raison on appelle trait d'esprit. » Bref, « l'artifice n'a rien à voir avec ce qui génère, mais avec ce qui *altère* la réalité. Il est la puissance de l'illusion. » (16) Le comble de l'artifice réside en ce sens, peut-être, dans le fait de croire, de manière restrictive, que l'intelligence naturelle de l'homme peut et doit se conformer à l'artificielle !

Penser est un au-delà du reproduire mentalement des effets physiques produits par le cerveau, par l'introduction en lui du monde extérieur par la voie des canaux sensoriels. Penser est un acte par lequel l'être humain acquiert la conscience de soi dans sa relation au monde, la conscience de soi comme présence au monde. On peut affirmer, sans succomber à l'illusion de l'intériorité psychique et au subjectivisme, que cette présence est celle, comme le dit Canguilhem, d'« une subjectivité sans intériorité », c'est-à-dire d'un *Je* en position de vigilance ou de sur-veillance du monde (17). *Je* sur-veille le monde : c'est l'affirmation d'un sujet dans une relation critique au monde, d'une suspension d'acquiescement, d'adhésion irréfléchie, passive, au monde. Le *cogito* (le *Je pense*) prend ici tout son sens de la méditation volontaire et distanciée qui interroge le monde et s'interroge sur sa relation au monde. « Penser, c'est dire non » rappelle Alain, non seulement au monde, mais surtout, à cette occasion, à soi : « c'est à elle-même que la pensée dit non » et rompt ainsi l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. » (18) Penser par conséquent, c'est être capable d'affirmer sa présence au monde par le pouvoir d'établir avec lui une relation de « réserve », grâce à laquelle le monde n'est pas seulement subi mais est aussi, à l'occasion, agi par soi. Cette relation de « réserve » ne signifie pas retrait du monde ; au contraire, ni cache, ni sanctuaire, elle est plutôt « garde du ressort » (19). Dans sa position de « réserve », la pensée s'active et observe. Savoir ménager sa réserve, c'est savoir en sortir à l'occasion, comme en témoigne l'exemple même de Spinoza qui, à un moment donné, prend parti publiquement pour le droit à la liberté de penser. Ami de Jean de Witt, Grand Pensionnaire de Hollande, dont il partage les convictions républicaines, ayant assisté à son assassinat sauvage par les émeutiers orangistes, à La Haye, en 1672, au moment où les armées de Louis XIV envahissent La Hollande, il sort de chez lui (et donc de sa réserve), mû par l'indignation et la douleur, pour apposer sur les murs de la ville un placard où il est écrit : « *Ultimi barbarorum* » (les derniers barbares, les plus récents). (20)



En somme, Spinoza, ce philosophe qui réfute le *cogito* cartésien, la liberté en l'homme, la notion du sujet, est aussi l'homme qui a le ressort nécessaire pour s'insurger, à l'occasion, contre le fait accompli et la violence qu'il déroule. Il sort de sa réserve, en tant que *Je* pensant, et s'oppose au coup de force qui vise clairement à priver la pensée de son « pouvoir de réserve » (21). Sans laisser accroire que l'homme, par ce geste d'engagement, contrarie toute la construction doctrinale du philosophe, on ne peut cependant s'empêcher de penser que Spinoza sort de sa réserve, grâce à la vertu de la pensée et sa capacité à décider, dans l'instant, de la conduite à adopter à l'égard des périls communs de la vie. Dans cette perspective, le *Je*, sujet sur-veillant le monde, pense et agit dans le monde, pour préserver l'incomparable pouvoir de penser de l'être humain.

Franck ESMER - Professeur agrégé de philosophie

(9) cf.- *Pensées*, n° 339. (10) cf.- *Pensées*, n° 365. (11) cf.- *Pensées*, n° 347. (12) cf.- *Pensées*, n° 340.

(13) (14) (15) cf.- G. Canguilhem, *Ibid.* (16) cf.- *La transparence du mal*, I, 7, Galilée, 1990, Paris. (17) cf.- G. Canguilhem, *Ibid.*

(18) cf.- Propos du 19 janvier 1924, dans *Propos sur les pouvoirs*, Folio-Essais, Gallimard, 1985, Paris.

(19) cf.- G. Canguilhem, *Ibid.*

(20) cf.- G. Canguilhem, *Ibid.* et Georges Friedmann, *Leibniz et Spinoza*, ch. 3, 1946, rééd. Idées-Gallimard, 1995, Paris.

(21) cf.- G. Canguilhem, *Ibid.*

Article publié dans le « *Courrier du SIAES - SIES* » n° 100 de mars 2024



**Syndicat - national - Indépendant
de l'Enseignement du Second degré**

<http://www.sies.fr>